

Tân Đà (1889-1939) – un lettré rêveur de l’Occident

Phuong Ngoc Nguyen

► **To cite this version:**

Phuong Ngoc Nguyen. Tân Đà (1889-1939) – un lettré rêveur de l’Occident. Moussons : recherches en sciences humaines sur l’Asie du Sud-Est, Presses universitaires de Provence, 2014, Les "passeurs". <hal-01313735>

HAL Id: hal-01313735

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01313735>

Submitted on 10 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nguyen Phuong Ngoc

Tân Đà (1889-1939) - un lettré rêveur de l'Occident

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Nguyen Phuong Ngoc, « Tân Đà (1889-1939) - un lettré rêveur de l'Occident », *Moussons* [En ligne], 24 | 2014, mis en ligne le 23 janvier 2015, consulté le 15 mai 2015. URL : <http://moussons.revues.org/3040>

Éditeur : Presses Universitaires de Provence

<http://moussons.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://moussons.revues.org/3040>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Presses Universitaires de Provence

Tản Đà (1889-1939)

Un lettré rêveur de l'Occident

NGUYEN Phuong Ngoc *

Aix Marseille Université, CNRS, IRASIA UMR 7306, 13331, Marseille, France

Avenirs en tous genres. En 1938, cette annonce signée du nom de Tản Đà Nguyễn Khắc Hiếu passait dans l'indifférence générale. Les lecteurs de *Ngày nay* (Aujourd'hui), revue phare du milieu littéraire de l'époque, n'ignoraient pourtant pas ce nom, celui d'un poète qui avait inauguré la littérature en écriture romanisée. Le 7 juin 1939, Tản Đà s'éteignit dans une cabane misérable près de Nga Tu So, une des entrées dans Hanoi par la route du sud-ouest.

Ce décès semble donner un signal, celui de la fin d'une génération. La famille du poète eut la consolation d'un enterrement national, une foule venant lui dire le dernier adieu, des articles dans la presse lui rendant hommage. La reconnaissance

* Nguyen Phuong Ngoc est maître de conférences en langue et civilisation vietnamiennes au Département d'études asiatiques à l'université d'Aix-Marseille, membre de l'Institut de recherches asiatiques (UMR 7306, AMU-CNRS). Elle travaille sur les intellectuels vietnamiens et sur l'introduction des idées scientifiques et artistiques au Vietnam à l'époque de la colonisation française. Elle s'intéresse notamment à l'émergence et au développement de la littérature vietnamienne moderne en écriture romanisée. Principales publications : *À l'origine de l'anthropologie au Vietnam*, Aix en Provence, PUP, 2012 ; co-direction avec Gilles de Gantès, *Vietnam le moment moderniste*, Aix-en-Provence, PUP, 2009 ; édition en collaboration avec Philippe Le Failler de la revue *Thanh Nghị (Opinion éclairée, Hanoi 1941-1945)* sous forme CD-Rom et index analytique, Hanoi, École française d'Extrême-Orient, 2009 ; « Paul Mus et les "annamitisants" vietnamiens de l'École française d'Extrême-Orient », in Chandler David et Goscha Christopher E. (dir.), *L'Espace d'un regard : Paul Mus et l'Asie (1902-1969)*, Paris, Les Indes savantes, 2006, p. 151-171.

suprême viendra en 1942, quand les poètes de la Nouvelle Poésie convoqueront Tân Đà, « homme de deux siècles », à la place d'honneur :

La Pléiade qui se réunit ce jour invite respectueusement votre âme d'être le témoin de notre réunion. [...] Comme nous, vous avez eu la même envie profonde, l'aspiration à se libérer du carcan, du mensonge, de la sécheresse des normes établies. Quelques-uns de vos poèmes, nés il y a plus de vingt ans, possèdent déjà une voix originale. Vous avez interprété les premières partitions inaugurant le concerto moderne qui allait être joué. (Hoài Thanh & Hoài Chân 1998 [1942]¹)

Désormais reconnu comme le trait d'union entre deux poésies, ancienne et moderne, Tân Đà était là où l'Orient se heurtait à l'Occident, au moment où l'ancien monde passait le relais au nouveau. Au-delà du portrait figé de ce pionnier de la poésie en *quốc ngữ*, nous nous proposons de nous intéresser à l'homme vivant dans une société qui se transforme à toute vitesse. Lettré de formation classique recalé aux concours et devenu écrivain par la force des choses, Tân Đà écrit des articles et des romans dans lesquels l'Occident occupe une place importante. Dans un premier temps, il s'agit de voir comment une trajectoire d'un lettré classique change de cours à la suite des changements introduits par le régime colonial. Nous présenterons ensuite la carrière littéraire de Tân Đà, puis ferons une analyse de ses textes ayant trait à la société et la culture occidentales.

UN PARCOURS BRILLANT ET CONTRARIÉ

Né en 1889 au village Khê Thượng (Son Tây) et mort en 1939 à Hanoi, Nguyễn Khắc Hiếu est un homme de l'ère coloniale. Venu au monde après l'établissement du protectorat par le traité du Patenôtre en 1884, il grandit pendant le triomphe du colonialisme et quitte le monde avant le crépuscule de la supériorité occidentale.

Nguyễn Khắc Hiếu (qu'on appellera ici Hiếu) est le fils cadet d'une famille de mandarins de province. D'après la tradition, la famille peut s'enorgueillir de faire partie d'une longue lignée de lettrés dont la dixième génération est même distinguée par deux personnalités illustres : Nguyễn Văn Siêu, reçu vice-docteur en 1838 et réputé comme un des lettrés les plus brillants de son époque, ainsi que Nguyễn Trọng Hợp, reçu docteur en 1865, qui fit carrière dans le haut mandarinat. Mais la famille de Hiếu n'est qu'une branche cadette qui s'était installée, à la fin du XVIII^e siècle, dans la région montagneuse de Son Tây au nord-ouest de Hanoi. Par fidélité envers la dynastie des Lê, l'ancêtre fondateur Nguyễn Huy Tú, ancien *đốc trấn* de Cao Bằng, fit jurer à ses enfants de « ne jamais servir la nouvelle dynastie [des Nguyễn] ». À la génération de Nguyễn Danh Kế, père de Hiếu, le serment fut cependant rompu. « Obligé de passer les concours pour sortir de la misère », selon la formule habituelle des biographes, celui-ci fut reçu licencié et nommé mandarin.

Alors qu'il était en poste de *tri phủ* (préfet) à Xuân Tường, Nguyễn Danh Kế épousa en troisième noce Mademoiselle Nhữ Thị Nghiê, une chanteuse réputée pour sa beauté et son intelligence, qu'il avait rencontrée à Nam Định. De cette union « du talent et de la beauté » chantée par les poètes sont nés quatre enfants, deux garçons et deux filles, dont Hiếu est le cadet. Il avait deux ans quand son père décéda. L'année suivante, sa mère quitta le foyer familial pour retourner à son ancien métier, sans

doute pour un ensemble de raisons (difficultés matérielles, statut de femme de second rang, etc.). Quoi qu'il en soit, Hiếu est orphelin de fait à l'âge de trois ans et doit tout à son frère aîné, Nguyễn Tái Tích, qui accueillit toute la fratrie.

Nguyễn Tái Tích, pilier de la famille, est né en 1864, troisième des onze fils de son père. Reçu vice-docteur en 1895, il fut nommé *tri huyện* (sous-préfet) avant de terminer sa carrière au poste de *đốc học*, directeur de l'enseignement. Il décéda en 1916 à l'hôpital à Hanoi. Sans laisser son nom dans l'histoire, Nguyễn Tái Tích était probablement un fin lettré apprécié de ses pairs. Une de ses sœurs est d'ailleurs mariée au *tri huyện* Nguyễn Thiện Kế, réputé pour ses poèmes humoristiques. Le mariage de Hiếu témoigne également de ses bonnes relations dans le milieu lettré : en demandant pour son frère la fille du *tri huyện* Nguyễn Mạnh Hưởng, il s'allie avec une famille de grands notables parmi lesquels on peut citer Nguyễn Mạnh Bồng et Nguyễn Tiến Lãng, deux noms qui comptent dans l'histoire de la littérature vietnamienne.

Dès sa plus tendre enfance, Hiếu fut initié aux études des classiques chinois par son frère aîné, probablement son unique maître. Selon un ami proche de Tân Đà, le frère plaçait en lui beaucoup d'espairs et disait souvent à son entourage : « À mon avis, dans la famille, seul mon frère le plus jeune pourrait être le digne héritier » (Ngô Bằng Giục 1951). Entre 1903 et le début de 1907, alors que son frère aîné était en poste de *giáo thụ* (directeur de l'enseignement en préfecture) à Quảng Oai (Son Tây), Hiếu fit de grands progrès, au point de devenir une sorte de célébrité, un *thần đồng* (enfant prodige) apprécié par des lettrés et... l'objet d'attentions de jeunes filles de bonnes familles. Un texte écrit en 1907 sur la situation de l'Europe et de l'Asie, alors qu'il faisait ses études à Hanoi, a même été publié dans la presse chinoise sous le titre de *Áu Á nhậ châu hiệñ thệ* (Nguyễn Mạnh Bồng 1944).

En 1909, Hiếu échoua pourtant au concours régional de Nam Định. Lui-même dira, dans le poème *Ngày xuân nhớ xuân* (Un jour de printemps, se souvenir d'autres printemps) publié en 1936, qu'il avait raté la rédaction sur l'empereur chinois Hạ Võ, mais que « cet échec ne fit que redoubler [son] ardeur au travail » (Tân Đà 2002, tome I : 190). À ce moment, il considérait toujours la réussite aux concours comme la voie royale vers une carrière brillante. Il avait d'ailleurs toutes ses chances pour espérer un retour triomphal rapide, d'autant plus désiré car c'était la condition pour demander la main de « la fille de la rue Hàng Bò² » rencontrée pendant son séjour à Hanoi. Mais trois ans plus tard, en 1912, il connut un échec encore plus grand : au printemps, il fut reçu troisième au concours appelé *ám sinh* destiné aux descendants de mandarins, mais échoua à l'épreuve orale de français au concours de *Hậu bổ* (stagiaire) pour entrer à l'École du mandarinat, puis échoua encore en automne aux concours régionaux. Dans le poème cité plus haut, il dira : « Plus j'étudiais et plus l'échec me poursuivait/Puis les concours littéraires prirent fin/mettant fin également à mes études. »

Ces échecs, suivis du mariage de sa bien aimée avec un autre, plongèrent Hiếu dans une grave dépression qui dura jusqu'au milieu de 1914. Lors d'une retraite à la pagode Non Tiên, à la pleine lune du 3^e mois de la 7^e année du règne Duy Tân (1913), il fit une offrande à Chiêu Quân, une beauté légendaire chinoise au destin tragique, et composa en son honneur une oraison funèbre. L'acte peut être considéré comme une extravagance, comme d'autres extravagances dont Tân Đà fera plus

tard une réputation. Cependant, cette célèbre oraison funèbre écrite en caractères chinois pourrait être interprétée comme une oraison pour la fin d'un monde, la fin des illusions d'une jeunesse qui voit tous ses espoirs s'écrouler : « Madame, autrefois vous étiez la plus belle de ce monde/Mais votre destin funeste dépasse ce qu'aurait pu imaginer le Ciel. » (*Œuvres complètes*, 2002, tome I : 203).

Pourtant, c'est pendant cette période de dépression que Hiếu fit sa découverte des Nouveaux Livres. L'été 1913, chez son beau-frère Nguyễn Thiện Kế, il rencontra Bạch Thái Bưởi qui lui donna à lire des livres rédigés en chinois portant sur la civilisation occidentale. Ces lectures donnent un autre sens à sa vie. Huit ans après l'effervescence du moment moderniste, il « se réveille du rêve des honneurs », selon ses propres mots à plusieurs reprises, pour se lancer dans une nouvelle aventure. Il publia en 1915 ses premiers textes en prose dans *Đông Dương tạp chí* (Revue indochinoise), immédiatement salués par le public.

La même année, il épousa, à l'âge de vingt-six ans, Mademoiselle Nguyễn Thị Tùng issue d'une famille de lettrés. Ce mariage, placé non pas sous le signe de l'amour et de la complicité, mais plutôt celui de l'affection et de la confiance, avait probablement un effet stabilisant dans la vie bohème du poète. Leur fils aîné, Nguyễn Khắc Xương (1995, 1997), jouera un rôle essentiel dans la conservation et la diffusion de son œuvre, notamment par la publication des recueils et celle de ses œuvres complètes à partir des années 1990.

LE CHOIX DE LA CARRIÈRE D'ÉCRIVAIN

La reconversion de Nguyễn Khắc Hiếu dans le journalisme se fait dans un temps assez court. Ne se présentant pas au dernier concours organisé en 1915 au Tonkin pour les lettrés de formation classique et renonçant ainsi à la carrière mandarinale, il confirme un choix radical et irréversible : la littérature sera sa carrière et les lecteurs seront ses juges.

Après ses premiers succès littéraires, Nguyễn Khắc Hiếu prend en 1916 un pseudonyme littéraire : Tân Đà, nom composé faisant référence à la montagne sacrée Tân Viên et à la rivière Đà, paysages grandioses de son pays natal qui bercèrent son enfance. L'acte est important, car pour un lettré il s'agit d'une déclaration d'intention, une proclamation de foi. « Tân Đà » traduit une aspiration à la renommée et à l'immortalité, comme la nature qui redevient jeune à chaque printemps.

Le début de la carrière de Tân Đà est prometteur : *Đông Dương tạp chí* de Nguyễn Văn Vĩnh lui réserve une rubrique intitulée *Một lối văn nôm* (Une littérature en notre langue) pour publier ses textes en prose et en vietnamien. La revue *Nam Phong* de Phạm Quỳnh, dans son premier numéro paru en juillet 1917, lui fait également un accueil chaleureux en publiant quelques-uns de ses poèmes, dont l'oraison funèbre pour Chiêu Quân dans la version traduite en vietnamien par son beau-frère Nguyễn Thiện Kế.

Les textes en vers et en prose écrits essentiellement dans cette courte période, de 1915 à 1917, vont paraître rapidement : deux recueils de poèmes, *Khối tình con* (Le petit cristal d'amour) I en 1916 et II en 1918 ; un roman, *Giấc mộng con* (Le Petit rêve), en 1917 ; un recueil de textes en prose, *Khối tình* (Le cristal d'amour), en 1918. Pendant cette période, Tân Đà travaille également à quatre pièces de *tuồng*,

théâtre chanté traditionnel, représentées en 1917 à Hanoi et à Haiphong. Dans le monde des lettres vietnamiennes naissant, il se fait une renommée incontestable. Phan Khôi, lettré et journaliste, racontera ainsi en 1939 :

À l'époque [1917], le nom de Nguyễn Khắc Hiếu n'était déjà pas rien, et pour moi c'était une grande personnalité. En entendant annoncer son nom, j'ai eu la chair de poule, c'est la pure vérité.

Il faut dire que les textes écrits en *quốc ngữ* étaient alors très peu nombreux, et les créations littéraires l'étaient encore moins. J'avais lu dans la revue *Đông Dương tạp chí* ses textes tels que *Cái chứa trong bụng người* (Ce qui est contenu dans le ventre d'un individu) et à mon arrivée à Hanoi j'ai eu l'occasion de lire son *Petit rêve* qui venait de sortir, j'ai conçu une grande admiration pour cet auteur génial. (Phan Khôi 1939 : 13)

Ce roman raconte les aventures du jeune Nguyễn Khắc Hiếu, du même nom que l'auteur, qui part découvrir le monde pour s'instruire avant de revenir au pays natal avec le projet d'être utile à son peuple en écrivant des livres. Toujours selon Phan Khôi, le mérite de Tân Đà consiste à créer, et non pas imiter : « Je me disais ainsi : "Quỳnh [Phạm Quỳnh] et Vĩnh [Nguyễn Văn Vĩnh] ne font que répéter les livres occidentaux. Quant à lui [Tân Đà], il écrit ses propres idées, c'est ça la création". » (1939 : 14.) Fin connaisseur des classiques, Phan Khôi exprime sans doute l'opinion d'une partie du public, celui qui admire qu'un ancien lettré puisse réussir sur le terrain de la nouvelle littérature.

Il convient en effet d'avoir à l'esprit l'extrême jeunesse de la littérature en *quốc ngữ*, cette nouvelle écriture adoptée par des lettrés modernistes à peine dix ans plus tôt. Le fait suivant peut donner une idée de la réputation de Tân Đà à cette époque : son roman *Le Petit rêve*, à peine sorti, subit une critique très agressive dans le numéro 7 de *Nam Phong*, parue en janvier 1918, de la part de Phạm Quỳnh, rédacteur en chef de la revue, qui se positionne comme un des leaders des nouveaux diplômés francophones. Arguant du fait que Tân Đà n'est jamais sorti de chez lui, Phạm Quỳnh le traite de fou et estime que ce roman n'est qu'un tissu de mensonges éhontés. En passant à l'offensive, Phạm Quỳnh inaugurerait le genre des récits de voyage qui, selon lui, doivent apprendre des choses utiles aux lecteurs, car basés sur des voyages réels : il rapportera ainsi dans *Nam Phong* ses « Dix jours de voyage à Hué », « Un mois en Cochinchine », « Un voyage en France », etc. Il n'est pas dans notre propos d'entrer dans ce débat, mais citons un commentaire de Nguyễn Mạnh Bồng qui permet de cerner les lignes de partage qui se dessinent à ce début de la littérature vietnamienne :

Phạm Quỳnh a mal compris le projet de Tân Đà, il s'est imaginé que Tân Đà voulait lui disputer la renommée et a écrit, afin de s'en débarrasser, une critique du *Petit rêve* avec cet argument « comme sa vie n'est pas aussi belle que le rêve, il est résigné à rêver pour se consoler. » (Nguyễn Mạnh Bồng 1944 : 217)

Dans ce premier combat littéraire et idéologique, la toute-puissante revue *Nam Phong* et son rédacteur en chef peuvent chanter victoire. Ce n'est pas le *Petit rêve*, mais le roman *Tố Tâm* de Hoàng Ngọc Phách paru en 1925 qui entrera dans l'histoire comme le premier roman moderne vietnamien : cette histoire d'amour passionnée et malheureuse enflamme toute une jeunesse sortant de l'école franco-indigène et

aspirant aux libertés promises par le modèle occidental. Ouvrant une brèche dans la société, *Tổ Tâm* prépare le triomphe, dans les années 1930, d'une autre génération d'écrivains dont le symbole est le *Tự lực văn đoàn* (Groupe littéraire autonome), fervent défenseur de l'individu libéré du carcan de la famille et de la société. Face à ces jeunes talents, Tân Đà sera oublié comme romancier. Vũ Ngọc Phan, dans l'ouvrage de référence *Les écrivains modernes*, affirmera : « Tân Đà n'est qu'un poète » (Vũ Ngọc Phan 1989 [1942-1945] : 345). Jusqu'à l'heure actuelle, on le considère toujours seulement comme poète, génial mais excentrique, en oubliant qu'il commence sa carrière par la prose et continue à l'écrire jusqu'à la fin de sa vie.

Malgré la critique de *Nam Phong*, Tân Đà publie quatre titres en 1919 : le récit *Thần tiền* (Dieu de l'argent) rapportant la conversation entre deux pièces de monnaies qui racontent leurs expériences dans les mains différentes, le livre *Đàn bà Tàu* racontant l'exemple de femmes célèbres dans l'histoire chinoise, le livre *Đài gương* (Miroir) servant à l'éducation féminine et le manuel pour enfants *Lên sáu* (Six ans). Cette fois-ci, Pham Quynh le salue pour avoir contribué à l'édification de la jeune littérature vietnamienne en écrivant des textes « utiles ». Dans la même veine, Tân Đà publiera un autre manuel pour les enfants de huit ans (*Lên tám*, 1920), une histoire sommaire du Vietnam (*Quốc sử huấn môn*, 1923) et un livre des trois mots pour apprendre le vietnamien intitulé *Tam tự kinh An Nam* (1928) sur le modèle du *Livre des trois caractères* chinois.

En 1921, Tân Đà est sollicité comme rédacteur en chef de la revue *Hữu Thanh* (Voix amicale) nouvellement créée. L'expérience ne dure que six mois, mais lui permet de se lancer dans la carrière d'éditeur. En 1922, il crée sa propre maison d'édition Tân Đà thư điểm. Cette maison d'édition sert essentiellement à sa propre production, mais aussi à quelques traductions de textes chinois réalisées par d'autres lettrés. À partir de 1925, Tân Đà a l'ambition de créer une revue, *An Nam tạp chí* (Revue de l'Annam), qui connaîtra des secousses plus ou moins violentes avant de s'éteindre définitivement avec son créateur.

Il collabore également à d'autres périodiques, comme le *Đông Pháp thời báo* (Journal de l'Indochine française) à Saigon entre 1927 et 1928, le *Tiểu thuyết thứ bảy* (Roman du samedi) à Hanoi de l'éditeur Vũ Đình Long³. Pour celui-ci, il fait une traduction des récits fantastiques chinois *Liêu trai chí dị* (1937) et une édition commentée du roman en vers *Kiều* qui paraîtra après son décès. Il traduit également des poèmes de l'époque des Song pour la revue *Ngày nay* (Aujourd'hui), traductions qui sont toujours considérées comme les meilleures.

En un quart de siècle, de 1915 à 1939, Tân Đà a écrit un nombre considérable de textes de genres divers dont la poésie est la part la plus connue. Certains récits en prose contiennent des poèmes, comme dans les recueils *Tân Đà tùng văn* (1922), *Trần ai tri kỷ* (1923) et *Tân Đà văn tập* (1932), mais ce sont toujours les poèmes dont on se souvient : le célèbre *Thề non nước* (Serment entre la montagne et le fleuve, 1922) est en fait un poème improvisé à quatre mains par les personnages dans le récit éponyme. Concernant la prose proprement dite, après *Le Petit rêve* publié en 1917 qui sera suivi par un deuxième dix ans plus tard, Tân Đà fait paraître deux recueils des « histoires du monde » *Truyện thế gian* I & II en 1923 et ses mémoires intitulés *Giấc mộng lớn* (Le Grand rêve) en 1929. Cet ensemble de textes va nous servir pour aborder sa compréhension de la culture occidentale.

DÉCOUVERTE DE L'OCCIDENT

Comme l'immense majorité des lettrés de sa génération, Tân Đà ne peut pas lire les penseurs occidentaux directement dans le texte original. Son niveau de français est de toute évidence élémentaire : il n'a fait qu'un passage de quelques mois à l'école Modèle à Hanoi en 1907, puis a peut-être encore pris quelques leçons en vue de préparer le concours de 1909. C'est logiquement la maîtrise des caractères chinois qui lui a permis d'en prendre connaissance. Dans le *Grand rêve* (1929 : 25), il raconte :

Concernant mes études, après l'échec de l'année Nhâm Ty [1912], je ne m'intéressais plus aux concours et je me suis mis à lire des livres autres que ceux utiles aux concours, mais c'était toujours des livres chinois anciens. Pendant les années suivantes, j'ai élargi mes lectures en m'intéressant aux nouveaux livres en chinois qui sont des traductions d'oeuvres occidentales. Parmi ces livres traduits, celui qui m'a marqué le plus, c'est le *Quyển giới luận*⁴. Ce livre est à l'origine l'œuvre d'un Anglais qui s'appelle Mục Lạc (Stuard Mill) et qui est traduit par Nghiễm Phục (Yan Fu).

Cette découverte lui redonne de l'espoir. Après avoir cité le traducteur chinois qui compare cette œuvre à un rayon de « lumière », il dit brièvement : « après la lecture de ce livre, ce n'est plus pareil ». La date de ce « réveil », le mot qui revient fréquemment sous la plume de Tân Đà, questionne. En effet, la société vietnamienne avait déjà vécu l'effervescence des idées modernistes. Entre 1905 et 1908, on a créé des écoles et des coopératives, on a fait beaucoup de conférences en faveur des nouvelles études, occidentales et pratiques, qui devraient permettre le relèvement du peuple vietnamien. Tân Đà ne pouvait pas ignorer ces changements. D'autant plus qu'en 1907, alors que son frère était en poste au service des Livres (*Cục Tu Thư*), il allait lui-même à l'école Modèle (*trường Quy Thúc*) créée par les autorités coloniales au cœur de Hanoi et à quelques pas de l'école Đông kinh Nghĩa thực, haut lieu des modernistes. Pourtant, cette période représente un grand silence dans sa biographie, l'année 1907 étant surtout mentionnée comme celle de la passion pour « la beauté de la rue Hàng Bò ».

Il n'est pas dans notre propos d'aborder ici cette question. Le fait est que ces idées nouvelles ne retiennent son attention que quelques années plus tard. Dans un texte intitulé *Chủ định* (Motivation) publié en 1918, Tân Đà dit d'ailleurs lui-même très clairement : « Si l'on lit *Ấm băng tự do* [ouvrage emblématique de Liang Qichao] à ces maîtres d'école cherchant à obtenir le poste de *tổng sư*, la vie du maître Lương Khải Siễu ne vaudrait pas deux mois de salaires à dix piastres. » (*Œuvres complètes*, 2002, t. II : 206)

Mais une fois atteint par les « lumières » d'Occident, que peut lire Tân Đà ? Selon les sources disponibles, c'est Bạch Thái Bưởi, riche homme d'affaires et ami de la famille, qui lui fournit ses lectures en *Tân Thư*, ces livres et journaux en chinois, appelés « nouveaux » par opposition aux classiques confucéens, qui présentent des personnalités et penseurs occidentaux, la réforme Meiji au Japon et des réflexions sur le redressement de la Chine. Tân Đà connaît sans doute, comme les lettrés de son époque, les noms de philosophes des Lumières, mais aussi ceux de personnages historiques tels que Mazzini ou Jeanne d'Arc, admirés avec ferveur par des lettrés vietnamiens (Đặng Thai Mai 1961 ; Nguyễn Văn Hoàn 2009). Cependant Tân Đà

n'est pas disert sur le sujet, bien qu'il prenne souvent sa propre vie comme matière de ses textes.

On peut voir qu'il mentionne à plusieurs reprises le nom de Liang Qichao, sans donner de détails concrets, sauf dans un court texte manuscrit daté de 1914 et intitulé *Xem Âm băng* (Lire *Âm băng*) où il exprime son étonnement de voir les statistiques sur l'immigration chinoise à l'étranger (*Œuvres complètes*, tome II, 2002 : 53). Dans *Le Grand Rêve*, il parle de deux penseurs anglais : Stuart Mill et T. H. Huxley dont il a lu *Thiên diển luận* (p. 77) qui semble être *Tianyanlun*, traduction de *Evolution and Ethics* par Yan Fu parue en 1898. Il y prend probablement connaissance de l'idée de la liberté et celle de l'évolution et de la sélection des espèces. Cependant, ce qui retient l'attention de Tân Đà est d'un tout autre ordre. En parlant de Stuart Mill, il souligne le rôle de son épouse et cite l'Anglais qui explique que « ce livre est moins bien, car rédigé après la mort de [son] épouse ». Quant à T. H. Huxley, le fait que sa maison devienne célèbre inspire Tân Đà qui a rédigé un texte pour la résidence qu'il s'est fait construire en 1928 avant d'être contraint de la quitter l'année suivante. Il a sans doute lu, probablement dans les écrits de Liang Qichao, sur Jean-Jacques Rousseau pour lequel il déclare publiquement son admiration. Il compose notamment un poème intitulé « Nhớ ông Lư Thoa » (Penser à Monsieur Rousseau) publié dans la revue *Hữu Thanh* en 1921 et dans lequel il se nomme « élève » du philosophe. Dans un article publié dans le journal *Đông Pháp thời báo* en 1927 sous le titre de « Sự nghiệp văn chương » (Carrière littéraire) il considère l'œuvre de Rousseau et celle de Liang Qichao comme les sommets de l'art d'écrire.

On verra plus loin les autres personnalités occidentales distinguées par Tân Đà. Ce qui est remarquable est d'abord son effort d'appréhender d'une façon globale le monde, mais aussi l'impact de ces écrits clairement destinés au large public de lecteurs qui lisent le *quốc ngữ*.

LES LUMIÈRES DE L'OCCIDENT

Le dépouillement des textes de Tân Đà, notamment grâce aux *Œuvres complètes* en cinq volumes parues en 2002, permet de repérer les textes dans lesquels paraissent des références à l'Occident. Ne prétendant pas à l'exhaustivité, nous pouvons laisser passer des occurrences isolées, comme Jésus ou Napoléon. Cependant, outre les mémoires *Le Grand Rêve* (1929) dont il est question plus haut, les références parues s'inscrivent essentiellement dans quelques textes publiés par ses propres soins et qui forment un ensemble cohérent :

- le roman *Le Petit Rêve* (écrit en 1916, édité en 1917) ;
- trois textes dans le recueil *Le Cristal d'amour* (1918) ;
- le roman *Le Petit Rêve II* (publié en feuilleton dans le journal *Đông Pháp thời báo* à Saigon entre 1927 et 1928 ; publié en volume en 1932 à Hanoi).

La force de la littérature, du talent et de la morale

Le Cristal d'amour (dont la version utilisée ici est celle du recueil *Tân Đà văn tập* publié en 1932) contient trois textes mentionnant des noms occidentaux : « Văn chương » (Littérature) qui ouvre le recueil (pages 1-4), suivi de « Chũ tài » (Talent,

pages 5-7), et « Thiên lương » (Bonté céleste, pages 36-43). Dans ces textes, les références à des personnalités occidentales servent à préciser leurs apports dans l'histoire de leur pays ou de l'humanité. Les lecteurs apprennent des faits historiques à travers ces personnes illustres, non pas comme dans une histoire universelle, mais dans une perspective différente : Tân Đà convoquent ces personnalités pour servir son dessein et ses arguments.

Dans le premier texte, outre de nombreuses références à l'histoire chinoise, Tân Đà distingue deux Occidentaux : Jean-Jacques Rousseau (car « les pays occidentaux ont accédé à la civilisation grâce au *Contrat social* », p. 1) et Thomas Jefferson (« qui a rédigé une déclaration qui permet aux États-Unis de devenir un pays indépendant », p. 2). L'utilité de la « littérature » est ainsi mise en évidence à travers ces deux personnalités qui ont su convaincre leurs compatriotes en se servant de leur plume. Soucieux d'apporter des informations utiles aux lecteurs, l'auteur désigne ces Occidentaux par leurs noms chinois plus familiers au public vietnamien, mais ajoute les notes en bas de page (p. 1 et 2) :

Monsieur Lu-Thoa (Rousseau) est un Français (1712-1778) qui a rédigé un texte intitulé *Contrat social* dans lequel il dit : Le gouvernement est formé par un contrat social que les habitants établissent eux-mêmes. Les Occidentaux ont dès lors inventé l'idée des droits du peuple et ont instauré les démocraties et les monarchies constitutionnelles ;

Monsieur Triết-Huê-Tôn (Thomas Jefferson, 1743-1824) est un homme politique des États-Unis. Quand les États-Unis venaient de trouver leur indépendance, il a rédigé une déclaration devenue célèbre et il est devenu président.

On voit que Tân Đà fait des efforts pour donner les informations précises, notamment les dates et les noms en français. Cela est tout à fait remarquable, car beaucoup de lettrés ne le savent tout simplement pas, comme le découvre l'orientaliste Noël Péri dans un rapport destiné au gouvernement indochinois à l'occasion du concours mandarin de 1910 (Nguyen Phuong Ngoc 2012 : 28-29).

Dans le deuxième texte portant sur le talent, ce sont surtout les Occidentaux qui fournissent les arguments principaux à Tân Đà qui n'hésite pas à multiplier les exemples :

Monsieur Kha-luân-Bồ partit reconnaître les mers et découvrit l'Amérique ; Monsieur Ngõa-Đặc, tout en restant chez lui, inventa la machine à vapeur ; Monsieur Mạnh-đức-tu-cuu prit la plume pour rédiger l'ouvrage *L'Esprit des lois* ; Monsieur Hoa-Thịnh-Đôn livra un combat de huit ans qui aboutit à l'indépendance des États-Unis ; Monsieur Đa-Lạp-Sáp creusa l'isthme de Suez pour relier la Méditerranée. Les héros, il n'en manque pas dans le monde, chacun possède un talent particulier qui n'a pas d'égal. (p. 6)

Dans ce passage, chaque nom propre est suivi d'une note résumant l'essentiel du « talent » distingué :

Monsieur Kha-luân-Bồ (Christophe Colomb) est un habitant de Bồ-đào-nha (Portugal) qui fit la découverte de l'Amérique en 1492, qu'on appelle « Nouveau Monde » ;
Monsieur Ngõa-Đặc (Watt, 1736-1819) est Anglais ; en regardant l'eau qui bouillait, il inventa la machine à vapeur ;

Monsieur Manh-dức-tu-cuu (Montesquieu, 1689-1755) est un grand lettré de la France ; il rédigea le livre *Vạn-pháp-tinh lý* (*L'Esprit des lois*), traduit également par *Pháp-lý*, qui parle de la raison d'être des lois. Actuellement, sa philosophie est suivie dans plusieurs pays occidentaux ;
Monsieur Hoa-Thịnh-Đôn (Georges Washington) fit la guerre à l'Angleterre pendant huit ans, ce qui a permis aux États-Unis d'être indépendants. (p. 6)

Quant au « Monsieur Đa-Lạp-Sáp » la note est particulièrement détaillée :

Auparavant, pour venir en Asie, les bateaux européens devaient contourner l'Afrique. En 1858, Monsieur Lôi-Trại (Ferdinand de Lesseps), un Français, a créé une société pour percer l'isthme de Tuy-tu (Suez), les travaux ont duré onze ans, le canal a été inauguré en 1869, pour un budget de vingt millions de francs. Depuis, la Méditerranée et la Mer Rouge sont reliées. Avant, le voyage durait quarante jours ; maintenant, on ne met que vingt jours. Le canal est long de 160 km, large de 38 à 100 mètres, et appelé Tô-gi-sĩ vận-hà (Canal de Suez). (*Id.*)

En dehors du fait qu'une même personne semble avoir deux noms (Đa-Lạp-Sáp devient Lôi-Trại), cette note témoigne de l'intérêt particulier manifesté par Tân Đà pour la science et les techniques occidentales, un aspect qu'on retrouve également dans d'autres textes. Dans cet article, les philosophes côtoient d'autres personnages bien étranges pour un lecteur lettré : un explorateur, un homme politique, un inventeur et un ingénieur montrent qu'on peut posséder des « talents » différents.

Pour étayer sa théorie de « Bonté céleste », Tân Đà puise également des exemples dans l'histoire occidentale. Il cite par exemple Mazzini : « Monsieur Mã-Chí-Ni était habillé en deuil toute sa vie. À l'époque, qu'est-ce qui pouvait l'obliger à se comporter ainsi ? C'est la bonté céleste qui l'oblige. » (p. 40). Il fait suivre le nom chinois d'une note qui ne donne que le nom orthographié en français, signe que le personnage est déjà bien connu du public lettré. De même, Montesquieu et Colomb, déjà distingués dans l'article précédent, n'ont plus besoin d'être présentés. En revanche, les notes sont utiles dans le passage suivant :

Grâce à la bonté céleste de Monsieur Phú-Lan-Khắc-Linh le monde connaît l'électricité, grâce à celle de Monsieur Ngõa Đức – la machine à vapeur, grâce à celle de Monsieur Kha-Đình-bổ-ước-hãn l'humanité apprit à imprimer les livres. (p. 41)

Le premier nom désigne ici « Franklin (1706-1790), un Américain, qui découvrit l'électricité grâce aux cerfs-volants » et le deuxième « Gutenberg (1400-1468) qui inventa une machine à imprimer avec des lettres séparées » (*id.*).

Un autre personnage est également distingué : Lâm-Khắng, qui n'est autre que « Lincoln (1809-1865), généralissime des États-Unis, partit en campagne contre l'Amérique du Sud [*sic*] pour obliger à supprimer la coutume de vendre les gens de race noire comme esclave. » (p. 42)

Tân Đà accorde une attention particulière à Ba-Luật-Tây identifié en note en bas de page par son nom français « Bernard Palissy (1510-1589) » et présente longuement, dans le texte même, l'œuvre de ce personnage :

Monsieur Ba-Luật-Tây cherchait à améliorer la façon de fabriquer les céramiques françaises. Il se ruina pour construire les fours ; pendant dix-huit ans, il subit huit ou neuf fois l'échec, il ne dormait pas jusqu'à six ou sept nuits consécutives. La dernière

fois, il arrivait presque au bon résultat quand le bois manqua. Le bois de la palissade ne suffisait pas, il fit brûler les tables et les chaises, puis les lits, puis les portes, malgré les hurlements de sa femme et ses enfants qui le croyaient devenir fou. Qu'est-ce qui l'obligeait à faire ainsi ? C'est la bonté céleste. (p. 40)

On retrouve ici l'intérêt de Tân Đà pour les techniques mises au point par des Occidentaux. Dans ces trois textes, il fait appel aux personnalités occidentales pour argumenter en faveur de ses idées. Dans le roman *Le Petit Rêve*, son ambition semble être plus grande : il s'agit de comprendre la marche du monde et y trouver une place pour son pays.

Le Petit Rêve, une anthropologie du monde moderne

*Le Petit Rêve*⁵ narre le voyage d'un jeune Vietnamien, Nguyễn Khắc Hiếu, du même nom que l'auteur, qui part à la découverte du monde en laissant derrière lui sa jeune femme. Il arrive d'abord en France, à Saint-Étienne où il travaille dans une bijouterie. Le soir, il prend des cours de français et d'anglais. Il rencontre Chu Kiêu Oanh, fille d'un commerçant cochinchinois installé en France depuis longtemps, qui devient sa confidente. Un soir, en se hâtant de se rendre au rendez-vous habituel, il perd les clés de la boutique et, à son retour, découvre les vitrines vides. Son amie lui trouve une cachette pendant quelques jours, puis le confie à une Américaine qui l'amène, dissimulé dans un grand coffre, à New York. Il passe un certain temps en Amérique du Nord, puis en Amérique Latine. Il y connaît les jours les plus sombres de sa vie et constate la difficulté de trouver un travail, ainsi que les bassesses humaines. Un jour, dans un port au Brésil, il retrouve l'Américaine et apprend que le vol a été élucidé. Lavé de tout déshonneur, il rentre à Saint-Étienne et retrouve Chu Kieu Oanh, mais pour un temps assez court, car son patron l'envoie à New York pour s'occuper d'un magasin. Il profite de ses loisirs pour se perfectionner en anglais et apprendre quelques autres langues étrangères. Il se lie d'amitié avec un érudit américain. Celui-ci le questionne sur la situation de son pays natal et ils discutent sur l'évolution possible de l'Annam. Souhaitant lui offrir une occasion de s'instruire, l'érudit lui propose de participer à un voyage autour du monde. Deux chapitres sont consacrés à ce voyage : l'expédition part d'abord vers le nord, se perd dans la glace, puis arrive à un lieu inconnu appelé « Nouveau Monde » où les habitants vivent selon les règles qu'ils établissent eux-mêmes. Après deux semaines de séjour dans ce lieu, le voyage continue vers d'autres parties du monde : le nord de l'Europe, la Russie, puis le Japon, la Chine, l'Inde, l'Océanie et l'Afrique. De retour à Saint-Étienne, en apprenant que Chu Kiêu Oanh est partie en Indochine, Hiếu demande à son patron l'autorisation de rentrer au pays natal. Après huit ans d'absence, il découvre beaucoup de changements dans la société, mais toujours le même paysage grandiose de la montagne Tân Viên et de la rivière Đà. Après de sa famille, il mène une vie paisible de paysan et de commerçant avisé, tout en écrivant des livres qu'il juge utiles à la société. Le dernier chapitre est une lettre de Chu Kiêu Oanh qui l'encourage à poursuivre ses efforts pour faire progresser les choses. Le roman se termine sur un poème écrit en forme de cercle :

*Cent ans dans ce monde terrestre, le temps est long
Sur la route infinie de la vie humaine, on est encore loin de sa destination
Cela, moi-même seul le sais
En ouvrant les yeux, je ne sais à qui m'adresser.*

Dans ce roman, on remarque tout d'abord une grande curiosité portée à la nature : il est question des chutes du Niagara, du geysier, du condor, du lama, du chameau, du désert, etc. Les descriptions sont intégrées directement dans le texte, comme les explications du savant à propos de l'Himalaya pendant la descente du Tibet (p. 48), ou un passage sur le paysage à la frontière canadienne où « l'eau s'étalait à perte de vue » et où « un jour, sur notre bateau qui naviguait alors sur le lac Erié, on entendit au loin un grondement comme une armée de chevaux qui courait par-devant. En continuant la route vers le nord-est, on vit une brume blanche large de trois à quatre cents mètres qui descendait du ciel, comme si la Voie Lactée avait rompu ses digues pour inonder le monde d'ici-bas. C'étaient les chutes du Niagara, hautes d'environ cinquante mètres. » (p. 32)

Pour ce phénomène inconnu du lecteur vietnamien, Tân Đà invente le mot *trên nước* qu'il fait suivre par une note en bas de page qui donne le terme chinois, mais aussi le mot français « cataracte » qui désigne en géographie une chute des eaux d'une grande rivière. Il précise dans une autre note : « C'est l'endroit où se rejoignent deux lacs. Le lac supérieur, nommé Ontario, et le lac inférieur, nommé Erié, se communiquent, mais avec une différence de niveau d'eau très importante. » (p. 32.)

Parfois, quand les explications qu'il estime importantes ne peuvent pas être données directement dans le texte sans interrompre la narration, les notes sont d'une longueur remarquable. Par exemple, quand Hiêu garde les chèvres au Brésil, il observe le spectacle de la nature, « une grande école sans professeur, généreusement ouverte aux voyageurs », en inventant le mot *nhà học* (maison, étude) et admire « un *công-đã-nhi* qui volait au-dessus des nuages blancs » (p. 24). L'oiseau exotique est décrit ainsi dans la note de bas de page :

Cet oiseau appelé en français « condor » est très grand : ses ailes déployées mesurent quatorze yards vietnamiens. Il se pose souvent sur de hauts rochers pour guetter les cerfs qu'il attrape aussi aisément que les milans chassant les mulots. En Amérique du Sud, dans le pays de Pérou, on trouve des îles habitées par ces oiseaux dont la fiente cumulée est haute comme des collines. C'est une sorte d'engrais très riche qu'on vend chaque année comme une marchandise très appréciée. (p. 24)

De même, le Sahara n'est que mentionné qu'au passage (« Depuis l'Égypte on prit l'avion pour traverser les sables du Sahara et aller vers l'Ouest de l'Afrique », p. 51), mais est suivi d'une note qui prend la moitié de la page où il est question des chameaux « vaisseaux du désert », des tempêtes de sable et de la soif, des « endroits d'où surgit une source qui fait pousser des arbres et de l'herbe, des populations peuvent y vivre ». Les changements récents y sont également mentionnés :

De grands commerçants français et égyptiens se sont associés pour fonder une compagnie aérienne pour transporter les voyageurs en traversant le désert. Depuis lors, les voyageurs sont plus nombreux pour aller de l'Égypte au Sénégal, Niger et autres pays de l'Afrique de l'Ouest. On peut dire que le commerce profite bien à la société qui devient ainsi plus animée. (p. 51)

Tân Đà manifeste de l'intérêt pour le génie humain, mais dans une moindre mesure. À part un long passage décrivant le temple de Confucius et un autre site où il met en scène son personnage en train d'admirer une stèle dédiée à un héros chinois du

temps ancien, il ne mentionne que deux œuvres du passé en Inde et en Égypte : « le temple Taj-mahal, le mausolée qu'un roi indien, du seizième règne environ, avait fait construire pour sa femme » (p. 48) et « constructions grandioses et originales, les pyramides étaient des tombeaux des rois de l'Égypte ancienne. Chaque mausolée était comme une petite cité avec toutes les affaires du roi de son vivant. » (p. 50)

Les manifestations contemporaines du génie humain l'intéressent bien davantage, comme, dans la note sur Sahara, les avions qui relient les deux côtes de l'Afrique, ou encore « la force de l'eau [des chutes du Niagara] qui fait marcher [les] machines », mais bien que « cette usine soit certes d'une grande utilité dans une société civilisée, elle abîme quelque peu le paysage naturel. » (p. 32)

Le Petit Rêve met en scène un voyageur qui fait le tour du monde pour tenter de saisir le sens de sa marche. Tân Đà se montre soucieux de fournir à ses lecteurs les renseignements sur les différents pays, mais il ne s'agit pas ici de vérifier l'exactitude des informations. Il serait plus pertinent de nous intéresser à sa représentation du monde, ainsi qu'à sa vision de l'évolution des peuples à travers l'histoire. En suivant les aventures du héros Nguyễn Khắc Hiếu, on pourrait dessiner une carte d'un monde vu à travers ses yeux. La forme romanesque n'est sans doute pas un choix anodin et traduit la volonté de l'auteur d'être lu par le plus grand nombre de lecteurs possibles. Tân Đà ne mentionne nulle part la source de son intérêt pour cette forme littéraire, alors qu'on connaît l'influence du roman japonais *Giai nhân kỳ ngộ* (Rencontre extraordinaire de beautés) sur des lettrés vietnamiens (Vĩnh Sinh 2001), mais il est probable qu'il en prenne connaissance et soit persuadé de la force du genre romanesque sur le public à travers des textes de Liang Qichao, traducteur en chinois de ce roman.

Tout d'abord, on remarque que la France et les Français ne sont évoqués qu'au passage, bien qu'ils constituent la toile de fond. La France semble être une étape obligée, comme ce « monsieur Vinailles » qui a amené Hiếu en France et lui a trouvé du travail, mais cela n'est qu'un cadre qu'on doit poser au début une fois pour toutes. La ville de Saint-Étienne est par exemple décrite d'une façon conventionnelle et désuète : « C'était une ville belle comme une tapisserie précieuse, animée par les flots de voitures et de chevaux qui allaient et venaient continuellement comme la navette sur un métier à tisser [...] » (p. 11.) On voit un intérêt manifesté pour la mise en valeur de l'Afrique par la colonisation française, mais certains éloges sonnent creux : l'Afrique est le territoire où l'on « peut prendre la mesure de la puissance de la France dans le monde ! » et où « le drapeau tricolore flottait au vent de pays en pays, comme si une main avait planté les éventails de la civilisation pour leur bonheur » (p. 51). D'ailleurs, l'auteur semble parfois faire du zèle pour montrer sa loyauté : la lettre de Chu Kiêu Oanh finit même par un « Au Protectorat mes souhaits de longue vie mille fois dix mille ans ! » (p. 58) C'est intéressant de constater que ces passages seront censurés dans l'édition de 1941, dans une Indochine occupée par les Japonais, laissant parfois des phrases inachevées. De même, on peut remarquer que le long dialogue entre Hiếu et le savant américain sur la situation du pays d'Annam avant et depuis l'arrivée des Français, également censuré dans l'édition de 1941, semble surtout servir au personnage à exprimer son avis sur la condition de son pays natal :

À mon humble avis, dans un étang étroit, un poisson ne pourrait pas grandir à son aise. Sur un petit territoire, les énergies des monts et eaux sont limitées. Monsieur Montesquieu de France et Monsieur Charles Robert Darwin d'Angleterre, s'ils étaient nés en Annam, n'eussent pas pu posséder ce savoir si vaste. (p. 29)

Tân Đà parle ainsi de la France en termes convenus. Un autre fait significatif est l'absence totale de l'Allemagne. L'Europe en guerre (le roman a été rédigé en 1916 et publié en 1917) n'est d'ailleurs pas évoquée ; le trajet sur le territoire européen passe par le nord et est décrit en quelques lignes :

En retrouvant l'Ancien Monde, on fit nos adieux aux compagnons de voyage et prit la route du nord traversant l'océan Arctique pour rejoindre l'Europe. Après une halte dans la capitale de l'Angleterre, on passa par la Norvège et la Suède pour atteindre le territoire de la Russie. De la capitale russe, on prit le train durant dix jours à destination de Vladivostok où l'on embarqua pour le Japon. Après avoir visité les villes Dai-ban et Hoanh-Tan, on arriva à Shanghai, en Chine. (p. 45)

Contrairement à la France traitée comme un cadre imposé, les États-Unis d'Amérique sont vus avec une perspective d'ouverture. Le jeune Hiêu, dès son arrivée en France, prend des cours d'anglais. C'est grâce à une Américaine, l'amie de Chu Kieu Oanh, qu'il a pu quitter la France pour éviter les ennuis à la suite du cambriolage du magasin. Il revient en Amérique avec le statut d'un gérant responsable d'un magasin et c'est ici qu'il est introduit dans les hautes sphères et se lie d'amitié avec le savant américain. Ce dernier lui confirme l'importance de la connaissance non pas livresque, mais pratique du monde. La volonté de s'instruire de Hiêu, ainsi approuvée et encouragée, se concrétise avec ce long voyage où il découvre le « Nouveau Monde » et plusieurs pays de tous les continents. Le retour en France n'est qu'une étape avant son retour au pays natal pour mettre en pratique les choses apprises. L'Amérique se présente donc comme un espace de possibilités.

Cependant, il ne s'agit pas d'une admiration inconditionnelle. Le premier séjour américain de Hiêu est difficile : n'ayant plus aucune ressource, il vend sa montre pour acheter un billet aller simple à destination des mines, mais ne supporte pas longtemps ce travail trop dur ; il cherche désespérément un autre moyen pour survivre et se rend compte que « plus le pays était civilisé, plus l'on avait de mal à gagner sa vie » (p. 23). Les habitants de l'Amérique ne sont pas non plus tous heureux. Hiêu découvre ainsi à New York un quartier de femmes, une « cité de Tristesse » où « le prix des sourires étant meilleur marché, les hommes moins fortunés y venaient chercher le plaisir » (p. 20). Il comprend aussi, étant berger au Brésil, que même parmi les gens de sa condition, il ne manque pas des méchants : « l'homme qui vit dans le malheur suscite encore les envieux » (p. 24). La critique la plus longue de la société moderne vient dans la bouche du vieillard, maire du « Nouveau Monde » :

On peut présenter les choses de l'Ancien Monde de cette façon : la politique progresse, mais la corruption également, la loi progresse, mais le banditisme également, la médecine progresse, mais les meurtres également, les rites progressent, mais les cruautés également, les techniques progressent, mais les tricheries également, le commerce progresse, mais l'arnaque également, l'agriculture progresse, mais la prostitution également. Depuis ces derniers cent cinquante ans, beaucoup de bonnes choses ont progressé, mais également bien des choses mauvaises. (p. 43)

Après l'Occident incarné par l'Amérique et la France, le voyage autour du monde fait découvrir à Hiêu d'autres pays et leurs places sur l'échiquier mondial. Le spectacle de la Chine à genoux devant les puissances occidentales le rend triste. Il se questionne sur les raisons d'une telle décadence :

Shanghai faisait à l'origine partie d'un district du canton de Sonjiang, province Jiangsu, mais qui a été cédé pendant le règne de Daoguang aux étrangers en concession et devenu depuis lors la ville la plus grande de l'Asie Orientale. Sur les berges de la rivière Huangpu, les étrangers aménagèrent un grand parc, ombragé par des milliers d'arbres, fleuri les quatre saisons, mais interdit d'accès aux Chinois. Alors l'hôte est devenu maître et le maître de maison n'a plus eu aucun droit chez lui. La Chine étant le pays le plus grand et la civilisation la plus ancienne d'Asie, comment se fait-il que les étrangers aient pu venir occuper ses terres et opprimer sa population ? (p. 46)

Sur deux pages consacrées à la Chine, la moitié parle de cette Chine affaiblie et l'autre décrit la Chine de sages et de héros, mais celle du passé et dans un paysage de crépuscule. Quant à l'Inde, elle est abordée non pas du point de vue de sa situation politique, mais de celui de sa philosophie. Hiêu admire le temple Taj-mahal qui lui paraît magnifique et qui fait remonter à sa mémoire les images d'une fille de grande beauté qu'il avait rencontrée autrefois. La réflexion sur le temple et sur l'ambition de l'immortalité de son constructeur lui fait exprimer des doutes sur la civilisation indienne :

L'homme est un être animé par le sentiment, alors que la pierre n'a que la forme. Cet être sentimental, ne pouvant pas se conserver lui-même, désire alors profiter du corps de la pierre pour résister au temps, cela montre que, même si l'esprit peut aller loin et l'œuvre peut être grande, la sagesse est en fait bien étroite. (p. 49)

Après l'Inde, un détour par l'Océanie permet de rendre compte de la situation d'autres peuples :

Ce continent comptait également parmi les grands territoires des cinq parties de la terre. Les populations barbares y étaient nombreuses, impossible de les nommer toutes. Mais depuis l'arrivée des Européens et des Américains, les autochtones disparaissaient jour après jour. Sur l'île la plus grande nommée Australie, une colonie anglaise, il n'en restait même pratiquement plus. Dans des lieux reculés, dans des grottes et dans la jungle, on voyait encore de temps à autre quelques cabanes en bambous, comme une marque pitoyable d'une présence humaine. On comprend la concurrence des espèces et la sélection céleste, mais alors à quoi bon donner une terre si vaste et si bonne à cette race si stupide et si misérable ? (*sic*) (p. 50)

Malgré le fait que certains mots peuvent choquer le lecteur d'aujourd'hui, rappelons que Tân Đà, comme ses contemporains, ne raisonne pas dans le même cadre de pensée que nous. Dans cette perspective souvent nommée le « darwinisme social », il accepte l'idée de la hiérarchie des populations sur l'échelle de l'évolution, voire de la disparition des populations les moins performantes. L'expérience de l'Égypte donne d'ailleurs l'occasion de méditer sur les vicissitudes de l'histoire :

L'Égypte était une grande civilisation mais, depuis le Moyen Âge, ce pays ne cessait de reculer. À mon avis, un pays est comme un être humain. On voit souvent des enfants très intelligents devenir moins ouverts à l'âge adulte. Alors pour un pays, arriver tôt à

la civilisation n'est peut-être pas forcément une bonne chose ! Si cela est vrai, le temps de l'univers étant encore long, la vie peut encore évoluer et les pays qu'on appelle maintenant civilisés ne le seront peut-être pas éternellement. (p. 50)

Ce passage sur l'Égypte donne paradoxalement une note optimiste sur le potentiel du « peuple d'Annam » qui a une chance de progresser et, dans un même mouvement, rend crédible le projet du héros de mettre ses connaissances au service de son peuple. Tản Đà ne voit donc pas le Vietnam en situation d'infériorité, comme les lettrés modernistes une dizaine d'années plus tôt. Le moment a évidemment son importance : en 1916, les Vietnamiens sont déjà convaincus de leur retard et il est temps de passer à l'action. Hiếu propose donc, à son retour, tout un programme pour participer au relèvement de son peuple : activités agricoles et commerciales, mais aussi l'écriture et l'édition.

Limite de la pensée occidentale ? le *Petit Rêve II*

Dans sa vie réelle, Tản Đà réussit à mettre en pratique le deuxième volet du programme de son héros Nguyễn Khắc Hiếu : il vit de son métier d'écrivain, bien que difficilement. Une dizaine d'années après la rédaction du premier *Petit Rêve*, il entreprend sa suite⁶. Il s'agit, cette fois-ci, d'un voyage dans le royaume céleste, le genre de voyage qu'on ne peut pas faire autrement que par l'imagination ; on pourrait le considérer comme un pied de nez adressé à ses détracteurs, admirateurs aveugles de la science occidentale. Dans ce deuxième voyage, Nguyễn Khắc Hiếu retrouve son amie Chu Kiều Oanh, écrit pour le *Quotidien de la Cour Céleste*, est reçu par l'Empereur d'En Haut et rencontre des personnalités illustres, mais incapables de répondre à ses questions sur l'évolution du monde d'en bas. Après la visite à Jean-Jacques Rousseau, il est découragé et passe plusieurs jours chez les beautés du temps ancien avant d'être contraint de partir : « Les alcools à peine servis, une servante entra et s'approcha de Chiêu Quân pour lui dire quelques mots à voix basse. La fête fut déclarée terminée et mon séjour à Bồng Lai également. » (p. 139)

Le ton de ce deuxième rêve est manifestement plus mélancolique que le premier. Ni Confucius, ni Nguyễn Trãi, grand lettré vietnamien du xv^e siècle, ne pouvant lui donner des réponses satisfaisantes, il décide, en dernier secours, de faire appel à Lu Thoa (dont le nom français « J.-J. Rousseau » est précisé entre les parenthèses), « un philosophe occidental qu'[il] admirait beaucoup » (p. 131). En suivant la rive gauche de la Voie Lactée, il arrive à « une maison aux tuiles rouges avec quelques fenêtres donnant sur le cours d'eau » où il est reçu chaleureusement par Rousseau qui lui explique qu'il ne fréquente pas le monde, à l'exception de Mencius. Ce dernier est même présenté, dans la bouche de Rousseau, comme l'inventeur du droit des peuples :

Pour moi, Monsieur Mencius qui est né deux mille ans avant moi et qui avait dit « le peuple est précieux », est un homme d'exception. C'est pour cela que même si sa philosophie n'a pas une fortune terrible, je le considère toujours comme mon aîné. Depuis que des pays dans le monde d'en bas pratiquent les droits du peuple, tout le monde considère que c'est moi qui ai eu cette idée, alors que c'est Monsieur Mencius qui en a parlé le premier. (p. 132)

La conversation se déplace ensuite sur les actualités du monde. Rousseau estime que celui-ci « est comme une grande marmite de soupe qui continue à mijoter pendant longtemps » et parle de *đại đồng*, la grande union. Après avoir fait expliquer le risque de disparition des peuples les plus faibles, Nguyễn Khắc Hiếu demande :

Je voudrais juste solliciter vos lumières sur ce point : Nous, les Annamites, quel est notre avenir ?

À ma question, le Maître posa la main sur son front et réfléchit pendant un moment. Il répondit :

— À ce sujet, je vous laisse réfléchir vous-même, j'avoue que je ne peux pas en savoir plus.

Après cette réponse, je restai un moment silencieux, puis je le saluai et lui demandai l'autorisation de partir. (p. 134)

Une utopie à la vietnamienne

Si Tản Đà est soucieux dans le *Petit Rêve II* et avoue son impuissance, il se montre plus confiant dans le premier roman en ébauchant le dessin d'une société idéale. Un chapitre entier du premier *Petit Rêve* écrit en 1916 est consacré à un lieu inconnu, isolé du monde par les glaces, nommé par les habitants eux-mêmes « Nouveau Monde ». Tản Đà date leur départ de l'Amérique en 1770. Pour vaincre le froid, « des recherches intenses leur ont permis de mettre au point une méthode pour récupérer de l'air chaud au cœur de la terre » (p. 36) pour faire pousser les arbres. Pendant leur séjour de deux semaines dans ce pays, les voyageurs constatent des choses extraordinaires : des lunettes permettant de voir pendant la nuit polaire, des cerfs comprenant la parole humaine et des habitants heureux. Dans cet étonnant Nouveau monde, l'argent n'existe pas, « les rizières n'avaient pas besoin de cadastres, chaque hameau cultivait ses champs réservés. » (p. 44), car tout est collectif et le travail est partagé équitablement :

Chaque année, pour les travaux des champs, d'arbres fruitiers, de bois secs et de chasse, le chef de hameau répartit le travail entre les catégories différentes de la population sous son autorité, les hommes et les femmes, les vieux et les jeunes, chacun recevant le travail qui convient à sa force [...]. Chaque hameau possède une cuisine et une salle à manger communes où tous les habitants, sauf le chef et sa femme, viennent prendre leurs repas, répartis par tables selon leur catégorie. C'est pour cela que quand on parle de foyer, il s'agit d'un lieu privé où se retrouvent mari et femme, parents et enfants. (p. 40)

Ce Nouveau Monde est dirigé par un maire qui est élu à vie par les chefs de hameaux, élus eux-mêmes également à vie « par toute la population, c'est-à-dire les hommes à partir de treize ans et les femmes à partir de seize ans » (p. 39). Bien que le suffrage soit différent selon la couleur de la peau, « dans le travail au quotidien, tout le monde partage ensemble les joies comme les difficultés. » (p. 40). Répondant aux questions des voyageurs sur l'histoire du lieu et sur la volonté des habitants de rester isolés du reste du monde, le maire explique longuement la façon dont ses concitoyens voient la marche de la société. Selon lui, il y a deux sortes d'évolution : « 1) L'évolution natu-

relle qui suit la voie naturelle des choses ; 2) l'évolution humaine, quant à elle, inclut le travail de l'homme » (p. 41). Il compare ensuite ces évolutions à deux collines : l'une sur laquelle l'homme n'intervient pas, et l'autre sur laquelle on voit le travail de l'homme qui consiste à arracher des mauvaises plantes et à favoriser la croissance des plantes utiles. Une comparaison avec « l'Ancien Monde » où des progrès sont accomplis, mais où persistent de nombreux problèmes, permet de souligner la pertinence de leur choix. Le maire conclut en mettant l'accent sur la force de l'habitude qui empêche les gens de voir la réalité autrement :

Les gens nés dans l'Ancien Monde y sont habitués, comme les gens qui sont nés sur cette colline touffue habitués à courber l'échine, à contourner les obstacles, à jouer des coudes, à se frayer un passage, sans même s'en rendre compte. (p. 41)

Nguyễn Khắc Hiếu, le héros, admire tout ce qu'il trouve au Nouveau Monde : « un progrès aussi fulgurant » en à peine un siècle et demi, des habitants « aux visages intelligents et à l'allure distinguée », l'égalité dans le partage du travail entre les habitants qui « ne connaissaient d'ailleurs pas d'impôt personnel » (p. 44). Il s'exclame « Quel lieu étrange ! » et regrette ne pas pouvoir tout décrire : « J'aurais voulu noter tous les détails, mais ces quelques dizaines de pages ne suffiraient pas. Un récit trop sommaire aurait fait perdre l'esprit et l'âme de ce lieu digne du séjour des Immortels. » (p. 44)

Le Nouveau Monde se présente donc comme une sorte de démocratie avec un contrat social passé entre les habitants qui partagent le travail et qui cultivent la science pour le bien-être collectif. Une chose semble marquer particulièrement l'esprit du héros : l'absence de l'argent. Nguyễn Khắc Hiếu retrouvera d'ailleurs, dans le deuxième *Petit rêve*, la même chose au royaume céleste :

[...] les choses proposées au marché étaient disponibles pour tout le monde. Si l'on voulait prendre de l'alcool, on pouvait boire à volonté. Les fleurs, on pouvait également en prendre) à volonté. Si l'on voulait manger des fruits, on pouvait en prendre à volonté. Les livres également, si l'on voulait les lire, on pouvait les prendre à volonté. (p. 107)

Emerveillé, il s'exclame : « Oh ! C'est ça le marché ! C'est ça le Ciel ! » et rêve de voir se réaliser la même chose dans « le monde d'en bas » (p. 108).

Le Nouveau Monde, cette société sortie de l'imagination de Tân Đà, pourrait être qualifiée par une phrase du héros Nguyễn Khắc Hiếu : « Le degré de civilisation y est très élevé comme au vingtième siècle, mais l'esprit y est authentique comme dans l'antiquité » (*Le Petit Rêve I* 1926 [1917] : 44). Sous une forme romanesque, l'idée promue par les lettrés modernistes « technique occidentale, morale orientale » semble y être exprimée. Comme d'autres lettrés de sa génération, Tân Đà transmet des idées nouvelles apprises de l'Occident à travers les filtres japonais et chinois. À la différence de l'immense majorité des lettrés de formation classique, il a le mérite de transmettre les connaissances dont il dispose avec un souci de sérieux et de précision, en accordant une attention particulière à la science et aux techniques. Ses sources étant des livres en chinois, sa contribution consiste surtout à une vision personnelle du monde et de la place de son pays parmi les nations modernes. En utilisant le roman, un genre littéraire nouveau, il manifeste l'ambition de toucher le plus grand nombre de lecteurs possible. Il contribue ainsi à éveiller chez ses lecteurs

un certain état d'esprit de curiosité et de découverte, en s'efforçant d'avoir une vue globale sur le monde et en gardant une distance critique par rapport à la civilisation occidentale. Par ses récits en prose, Tản Đà fait sans doute partie de ceux qui ont le plus œuvré au Vietnam pour la compréhension de l'Occident pendant le premier quart du XX^e siècle.

Notes

1. Toutes les citations sont traduites par nous-même.
2. La jeune fille dont le futur poète est tombé amoureux est nommée ainsi dans ses écrits. Il s'agit d'une des filles de Đỗ Thận, un des notables de la ville de Hanoi.
3. Vũ Đình Long est surtout connu comme le premier auteur dramatique vietnamien avec les pièces *Chén thuốc độc* (La Tasse de poison, 1921) et *Tòa án lương tâm* (Le tribunal de la conscience, 1923).
4. Il semble qu'il s'agit ici de l'ouvrage *On Liberty* traduit par Yan Fu sous le titre de *Quynjiquan jielun* paru en 1903.
5. La version utilisée ici est la réédition de 1926 (*Đông kinh ấn quán*, Hà Nội, 1926, 59 pages) conservée à la BnF, qui n'a pas subi la censure qui fait parfois de longues coupures dans la réédition de 1941. La réédition de 2002 dans les *Œuvres complètes* est basée sur la première édition de 1917, mais n'est pas une reproduction en fac-similé et contient plusieurs corrections pour faciliter la lecture, ainsi que la suppression de la lettre adressée au frère aîné écrite en caractères chinois.
6. *Le Petit Rêve II* est d'abord publié dans un journal à Saigon entre 1927-1928 avant de paraître en volume en 1932. La version utilisée ici est celle de la réédition de 1941 (p. 95-139) par les éditions Hương Sơn à Hanoi, dans le même volume que le premier *Petit Rêve*.

Références

- ĐẶNG Thai Mai, 1961, *Văn thơ cách mạng đầu thế kỷ XX* [La littérature révolutionnaire du Vietnam au début du XX^e siècle], Hanoi : Éditions Văn Hoa.
- HOÀI Thanh & HOÀI Chân, 1998 [1942], *Thi nhân Việt Nam. 1932-1941* [Poètes du Vietnam], Hanoi : Éditions Văn Học.
- NGÔ Bằng Giục, 1951, « Góp phần tìm hiểu Tản Đà » [Pour comprendre Tản Đà], revue *Văn hóa từng thư*, 1. Réédition dans *Tản Đà trong lòng thời đại*, 1997 : 249-268.
- NGUYỄN Khắc Xương, éd., 1997, *Tản Đà trong lòng thời đại* [Tản Đà au cœur de son époque], Hanoi, NXB Hội Nhà Văn.
- NGUYỄN Khắc Xương, éd., 1995, *Tản Đà thơ và đời* [Tản Đà – sa poésie, sa vie], Hanoi : Éditions Văn học.
- NGUYỄN Mạnh Bông, 1944, préface à l'édition du recueil *Tản Đà vận văn*. Réédition sous le titre de « Thân thế và sự nghiệp văn chương của thi sĩ » [La vie et l'œuvre du poète], dans *Tản Đà trong lòng thời đại* [Tản Đà au cœur de son époque], p. 209-242.
- NGUYEN Phuong Ngoc & Gilles de GANTÈS, éd., 2009, *Vietnam le moment moderniste*, Aix-en-Provence : PUP.
- NGUYEN Phuong Ngoc, 2012, *À l'origine de l'anthropologie au Vietnam*, Aix-en-Provence : PUP.
- NGUYỄN Văn Hoàn, 2009, « Đặng Nguyên Cẩn (1867-1923) et ses amis dans le mouvement moderniste », in *Vietnam le moment moderniste*, Nguyen Phuong Ngoc & Gilles de Gantès, p. 125-133.
- PHẠM Quỳnh, 1918, « Mộng hay mị » [Rêve ou cauchemar], *Nam Phong*, 7 : 23-25.

- PHAN Khôi, 1939, « Tôi với Tân Đà thi sĩ » [Avec le poète Tân Đà], *Tao Đàn*, 9-10. Réédition dans *Tân Đà trong lòng thời đại* : 13-19.
- Tân Đà toàn tập* [Tân Đà œuvres complètes], 2002, 5 tomes, Hanoi : Éditions Văn học.
- TÂN Đà, *Giấc mộng con* [Le Petit Rêve], 1917, deuxième édition en 1926, Hanoi : Đông kinh ấn quán, 59 pages.
- TÂN Đà, *Khối tình con* [Le Cristal d'amour], 1918, Deuxième édition en 1922 à Hanoi.
- TÂN Đà, *Giấc mộng con II* [Le Petit Rêve II], publié en feuilleton dans le journal *Đông Pháp thời báo* à Saigon entre 1927 et 1928, puis en volume en 1932 à Hanoi. Réédition en 1941, Hanoi : Éditions Hương Sơn.
- TÂN Đà, *Giấc mộng lớn* [Le Grand Rêve], Hanoi, 1929. Réédition en 1942, Hanoi : Éditions Hương Sơn.
- VĨNH Sinh, 2001, *Việt Nam Nhật Bản giao lưu văn hóa*, Ho Chi Minh-ville : Éditions Văn Nghệ.
- Vũ Ngọc Phan, 1989, *Nhà văn hiện đại* [Les écrivains modernes], Hanoi : NXB Tân Dân, 1942-1945 (4 tomes). Réédition à Hanoi : NXB Khoa học xã hội.

Résumé : Né en 1889 et mort en 1939 à Hanoi, Tân Đà (de son vrai nom Nguyễn Khắc Hiếu) est un homme de l'ère coloniale. Venu au monde après l'établissement du protectorat par le traité du Patenôtre en 1884, il grandit pendant le triomphe du colonialisme et quitte le monde avant le crépuscule de la supériorité occidentale. Élève assidu, il ne réussit pourtant pas les épreuves aux concours. En 1915, l'année du dernier concours au Tonkin, il « se réveille du rêve des honneurs », selon ses propres mots, pour se lancer dans une nouvelle aventure. Ses premiers textes en prose publiés dans *Đông Dương tạp chí* (Revue indochinoise) sont immédiatement salués par le public. Ne se présentant pas au dernier concours et renonçant ainsi à la carrière mandarinale, il confirme un choix radical et irréversible : la littérature sera sa carrière et les lecteurs seront ses juges. Poète reconnu, véritable trait d'union entre les poésies ancienne et moderne, Tân Đà est aussi l'auteur d'un grand nombre de textes journalistiques et des romans dont *Giấc mộng con* (Le Petit rêve, 1917) dans lesquels l'Occident occupe une place importante. Il s'agit ici d'analyser sa compréhension de la civilisation occidentale et son projet d'avenir pour son pays.

Tân Đà (1889-1939) – A Dreamer of the West

Abstract: Born in 1889 and died in 1939 in Hanoi, Tân Đà (Nguyễn Khắc Hiếu) is a man of the colonial era. Excellent student, he nevertheless failed the competition in Chinese characters. In 1915, the year of the last competition in Tonkin, he leaves in a new adventure. His first prose in quốc ngữ published in *Đông Dương tạp chí* are immediately greeted by the public. He gives up the career in administration and confirms a radical and irreversible choice : the literature will be his career and the readers will be his judges. Famous poet, a true link between the ancient poems and modern, Tân Đà is also the author of a large number of journalistic texts and the novels. In the novel *Giấc mộng con* (*The Little Dream*, 1917), the West plays an important role. My purpose is to analyze his understanding of Western civilization and his future project for Vietnam.

Mots-clés : Vietnam, littérature, roman, journalisme, représentations.

Keywords: Vietnam, literature, novel, journalism, representations.